

LE CANARD

MONTRÉAL, 11 OCTOBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la dougaine, pour les agents, est de 3 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Comme M. H. Berthelot n'est plus le rédacteur de notre journal, nous prions nos abonnés de s'adresser, pour la rédaction comme pour l'administration, à

GODIN, MONDOU & Cie.,

No. 8 Rue Ste. Therese,
Montréal.

Le Pere Louison au Canard,

QUÉBEC, Octobre, 1879.

MON CHER CANARD,

Notre Lieutenant Gouverneur est revenu à Québec avec sa femme ou plutôt sa chère moiqué pour parler en termes comme les gros messieurs. Il paraît qu'on lui a fait partout une belle façon sur tout au collège de Ste. Thérèse où il avait fait ses études. Comme de raison on lui a fait des compliments en veux tu en v'là.

Si tout ce qu'on lui a dit est vraie, il n'est pas à sa place, c'est archevêque qu'il devrait être. Il paraît qu'il avait toutes les qualités, toutes les vertus et tous les talents, s'il y avait un bon coup dans le collège, c'était lui qui le faisait, un bon exemple c'était lui qui le donnait. C'était un ange.

Je ne veux pas dire qu'il ne mérite pas les compliments qu'on lui a faits et que ce qu'on a dit n'est pas vrai, mais on n'a pas tout dit. On n'a pas dit, par exemple, que c'était un joli garçon, que les jeunes filles du village le trouvaient ben de leur goût et qu'il ne se gênait pas de leur faire les yeux doux et même de répondre à leurs petits billets par l'entremise d'un camarade qui est maintenant prêtre. La brunette qui avait surtout fixé son attention était, dit-on, l'autre jour à la réception qu'on lui a faite avec sa fille aimée. Que de singulières coïncidences et de changements dans ce monde!

Ma foi! ça doit être ben plus pire dans l'autre monde. Mais comme nous n'y sommes pas encore, parlons de celui-ci, et revenons à nos moutons.

Pendant que notre gouverneur se promenait dans le nord, ses ministres ou les nôtres se promenaient dans le sud. Tant qu'ils seront loin comme ça il n'y aura pas de danger qu'ils s'égratignent.

Joly qui est plus rusé qu'on pense dit qu'il n'y a rien comme l'absence pour entretenir l'amour. Le fait est que c'est vrai; je connais des maris et des femmes qui s'aiment, c'est effrayant, quand ils sont séparés, et quand ils sont ensemble ils ne peuvent pas se supporter. Mais puisque les montagnes se rencontrent il faudra ben que notre Gouverneur et nos Ministres se rencontrent, et alors on se demande qu'est-ce qui va arriver.

Comme ce que j'annonce arrive toujours, je n'ose plus rien dire, car bientôt on ne voudra plus me parler, même les gens qui ne me disent rien, parce qu'ils ne savent rien, s'imaginent quand ils me lisent que c'est eux autres qui m'ont dit tout ça. Le moyen de savoir ben des choses à Québec est de parler aux femmes et de les faire parler, car à Québec les femmes sont plus que la moiqué des hommes, c'est au moins les trois quarts des hommes. Les hommes portent le casse et les femmes portent la culotte. On n'est ni juge ni ministre à Québec sans la femme. C'est la femme qui décide ici ce que son mari doit être et qui tire les ficelles pour qu'il soit fait suivant sa volonté.

Une Québécoise ne permet pas que son mari soit moins que le mari de son amie, qu'elle-même passe dans les bals, les diners ou les réceptions publiques après madame P... ou madame D... Les hommes à Québec ne demanderaient pas mieux que de dormir bien souvent, mais leurs femmes les forcent à ouvrir les yeux en disant: "Tiens, regarde donc la fenêtre de ton ami P... ou G..., il veille lui, parle moi d'un homme comme ça." Le mari est ben forcé de se remuer, de se trémousser, d'aider sa femme à préparer des plans pour le lendemain, car s'il ne bouge pas sa femme ne prend pas de temps à le mettre sur les ravalements.

Donc si vous voulez savoir pour quoi telle chose est arrivée et deviner ce qui pourrait arriver, cherchez la femme et vous serez satis fait.

Eh ben, les femmes s'agitent diablement de ce temps-ci, je connais des maris qui ne fermeront pas l'œil d'ici au 28 Octobre. Un qui a du fil à retordre de ce temps-ci, c'est le lieutenant-gouverneur, car c'est de lui que dépend en grande partie ce qui va arriver.

Le Conseil Législatif a fait sa part, on veut que le lieutenant-gouverneur fasse la sienne.

Ce pauvre gouverneur est il assiégé, tourmenté un peu! On le poursuit partout du matin au soir jusque dans sa chambre à coucher. Il a beau se cacher, quand il est chez lui, paraître pressé quand il est dans la rue, essayer de parler de la pluie et du beau temps, faire des compliments à toutes les dames qu'il rencontre, il perd son temps, partout il lui faut entendre les mêmes questions sur le même sujet. C'est à devenir fou, disait-il l'autre jour.

—Mais, lui disait une dame, hier, que faites vous donc? Vous devez savoir que le Conseil législatif n'aurait pas fait ce qu'il a fait,

si le parti n'avait pas compté sur vous.

—Madame, lui répondit-il, il n'y a rien que je ne fasse pour vous être agréable, tenez je disais précisément l'autre jour à Madame Robitaille que je ne connaissais pas une femme plus aimable que vous.

—Mon cher Gouverneur, vous êtes le plus galant des hommes, et tout le monde s'accorde à dire que vous serez le gouverneur le plus populaire si vous faites votre devoir, mais il y en a qui craignent, qui se demandent si vous allez avoir l'énergie qu'il faut pour aller jusqu'au bout.

—C'est bien ce que je me propose, madame, d'aller jusqu'au bout... de mon terme.

—Vous faites semblant de ne pas me comprendre, mais vous avez beau vouloir m'échapper, je ne vous lâcherai pas, car il est bon que vous sachiez ce qu'on pense et ce qu'on dit, c'est qu'on ne vous aurait pas mis là si on n'avait pas pensé qu'après être arrivé vous feriez arriver les amis.

—Tenez, Madame, de grâce, parlons donc d'autre chose, si vous saviez comme je serais heureux de converser avec vous sur tout autre sujet.

—C'est ça, vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous voulez que les amis s'arrangent comme ils pourront maintenant.

Dix fois par jour il est apostrophé et tanné comme ça.

L'autre jour il me fait demander disant qu'il voulait se distraire un peu en compagnie d'un homme d'esprit. Après avoir parlé de toutes sortes de choses pas pareilles, il me dit: "Père Louison, vous comprenez que je n'ai pas envie de me faire mettre à la porte comme Letellier, et que j'ai eu trop de misère à arriver ici pour m'en aller tout de suite, qu'est ce que vous feriez vous à ma place?"

—A votre place, que je répondis, voici ce que je ferais: le 28 Octobre je réunirais les députés et les Conseillers législatifs et je leur dirais: êtes vous d'accord et avez vous quelque chose qui a du bon sons à me proposer? S'ils me disaient: "non" je leur répondrais: "oui, ben, s'icnez moi le camp, je n'ai plus besoin de vous autres." Je ferais les portes de la Chambre, je prendrais la clef, et je nommerais trois hommes honnêtes et capables pour administrer les affaires du pays pendant cinq ans. On crierait un bout de temps, on ferait un train d'enfer, mais on finirait par se taire et au bout de cinq ans, je crois que les gens ne voudraient pas revenir à l'ancien système. Là dessus je pris mon chapeau et partis pendant que le lieutenant gouverneur ébaïhi ne savait que me répondre.

PÈRE LOUISON.

Les deux lettres suivantes sont extraites de la liasse de lettres perdues par un député de Québec et que le "Canard" a trouvées. Elles ne valent pas celles que nous'avons déjà publiées mais elles ont leur mérite aussi;

venir un jour. Madame de Rambert ne s'était d'abord aucunement inquiétée de la liaison qui se formait entre son fils et la fille de Morin, mais quand elles les vit grandir sans que leur attachement parût s'affaiblir, elle commença à prendre de l'ombrage de cette innocente amitié, qui s'était changée, sans que les enfants s'en aperçussent eux-mêmes, en un pur et saint amour.

La séparation violente à laquelle madame de Rambert les condamna remplit le cœur de Gabriel d'amertume et de désespoir.

La douleur de la jeune fille fut telle, qu'elle ne sut pas cacher ses souffrances, et le recteur, qui l'avait en quelque sorte élevée, s'aperçut du changement qui s'était fait en elle; il lui en demanda la cause, et la pauvre enfant s'empressa de verser les peines de son cœur dans le sein de son vieil ami.

Les deux enfants se voyaient quelquefois, car Gabriel trompait la vigilance de Madame de Rambert et s'échappait du vieux manoir, pour aller retrouver Marie.

Nous avons dit comment il fut surpris par sa mère qui l'entraîna loin de Marie, sans daigner jeter un regard sur l'infortunée qu'elle laissait mourante derrière elle.

Lorsqu'il rentra au château, Gabriel tomba sur un fauteuil comme une masse inerte, la fièvre le dévorait. En remarquant sa figure pâle, ce cercle bleudâtre qui entourait ses yeux fatigués, tous les signes d'un vif désespoir, d'un profond accablement, madame de Rambert ressentit comme une atteinte de pitié, lui prit la main et la trouva brûlante.

—Vous souffrez? lui dit-elle.

—Beaucoup.

—Il faut prendre un peu de repos, vous n'y songerez plus demain.

—Domain et toujours; mon mal est de ceux dont on ne guérit pas? La maladie fit en effet des progrès rapides, la fièvre s'accrut d'heure en heure et le délire se déclara. Le médecin, appelé et interrogé par madame de Rambert, hocha la tête d'un air de doute et se borna à constater que Gabriel était dans un grave péril.

Quand à Marie que nous avons laissée inanimée au milieu de la campagne elle fut tirée de son évanouissement par Fox, son bel épagneul, qui, s'impatientant de ne la voir pas revenir, s'était mis à sa recherche et essayait de la rappeler à elle par ses cris plaintifs.

Marie prodigua les plus tendres caresses à cet ami fidèle et regagna péniblement sa chaumière.

Le lendemain, il n'était bruit dans tout le pays que de la maladie de Gabriel. Le bon recteur, pensant au désespoir de Marie, s'achemina de bonne heure vers la maison du fermier Morin, où régnait une profonde désolation, car, le matin, madame de Rambert, fidèle à sa promesse, avait envoyé signifier l'ordre au père et à la fille, de sortir de suite de la modeste demeure qu'ils tenaient des bontés de sa famille.

A CONTINUER.